

A part le secteur bovin, l'élevage belge se porte à merveille

L'avenir de la filière bovine s'annonce difficile. La moyenne d'âge des agriculteurs belges est de 55 ans. Lorsqu'ils cessent leurs activités, seul un sur quatre trouve un repreneur pour son exploitation.



ferme de Libin Une exploitation transmise de père en fils

PORTRAIT
F.DE.

Les vaches, c'est sa vie. Quand il en parle, son débit de paroles s'accélère, ses yeux s'illuminent et ses lèvres dessinent un sourire. A Libin, Laurent Otjacques a repris l'exploitation agricole de son papa de façon toute naturelle. Aujourd'hui âgé de 56 ans, il pense déjà à la relève pour éviter que la ferme ne disparaisse, comme c'est très souvent le cas.

« Je suis de la dernière génération qui a bien vécu », regrette l'éleveur. « La plus belle année qu'on ait jamais connue, c'est 1989, au moment de la chute du Mur de Berlin. Au niveau des prix en viande bovine, c'était extraordinaire. Puis, on a créé la mondialisation. L'Europe a commencé à acheter les stocks pour maintenir les prix. Ça nous offrait une garantie de revenus. Mais ça a créé un surplus et un effondrement des prix et une perte énorme de rentabilité pour les éleveurs. »

Laurent Otjacques a tenu bon. Quelques années plus tard, il a résisté aussi à la crise de la vache folle qui a dévasté plusieurs exploitations. « L'une de mes forces est que mes bêtes passent le plus de temps possible à l'extérieur », dit-il. « Elles se nourrissent avec de l'herbe de qualité dans mes prairies et celles que je loue. En hiver, dans l'étable, elles ne mangent aussi que des aliments produits chez nous. Que du naturel. »

« Le métissage est une richesse »

Ce qui frappe, dans les prairies de Laurent, c'est la variété de couleurs et de gabarits de ses vaches. « Par le passé, je n'élevais que du blanc-bleu, mais j'ai voulu changer », explique l'agriculteur. « J'en ai, mais j'ai opté pour la diversification. Comme chez l'humain, le métissage est une richesse dans un troupeau. Scientifiquement, on appelle ça l'effet hétérozygote. C'est la démultiplication des qualités positives de chaque race au travers du croisement. J'ai de la parthenaise, de la blonde d'Aquitaine, du charolais, de la limousine et même du wagy. Je peux croiser toutes les races. Ça donne de la viande de qualité, avec du bon gras et donc du goût. »

Sa viande, Laurent Otjacques n'a aucune peine à l'écouler. Et à un prix correct, de surcroît. « Avec quelques éleveurs et un chevillard, nous avons créé la coopérative En direct de mon élevage », détaille l'agriculteur. « Nous vendons à des boucheries et dans la grande distribution, mais en réduisant les intermédiaires, ce qui nous garantit des revenus légèrement supérieurs à ce que propose la filière classique. »

Dans dix ans, l'heure de la retraite va sonner pour l'éleveur. Une étape qu'il aborde sereinement car ses enfants reprendront l'exploitation en y travaillant tous à temps plein ou partiel, notamment le fils boucher et l'une des filles active dans l'hôtellerie. « On fera de la vente directe, la meilleure façon de pérenniser l'exploitation. »

FRÉDÉRIC DELEPIERRE

Une semaine sans viande. Une initiative pour diversifier son alimentation et pour aider le climat, avancent les organisateurs de l'action. Une semaine que les éleveurs pourraient, eux, considérer comme une attaque à l'encontre d'un secteur déjà fortement critiqué. « On était dans des dynamiques d'opposition beaucoup plus fortes sur ces questions il y a sept ou huit ans », nuance Emmanuel Grosjean, coordinateur au collège des producteurs. « La situation s'est pacifiée car d'autres combats suscitent plus d'oppositions par ailleurs, comme celui contre les produits phytos. » Il n'en reste pas moins qu'en Wallonie, les perspectives du secteur de l'élevage ne sont pas roses. Surtout dans la filière du bœuf.

« Plus de 60 % des agriculteurs ont plus de 55 ans », explique Emmanuel Grosjean. « Ils ont pu vivre confortablement dans les années 70-80, voire une partie des années 90. Puis cette génération a connu une crise et elle a fait le gros dos car elle avait pu faire des réserves et capitaliser. En revanche, elle ne s'est pas rendu compte que la génération suivante allait devoir reprendre dans des conditions encore plus défavorables. Un terrain qui s'achetait à 15-20.000 euros se paie aujourd'hui 60-70.000 euros. C'est impayable pour un jeune aux faibles revenus. Il reste dix ans pour trouver des solutions. »

1 La filière bovine patraque

« En élevage bovin, seule une exploitation sur quatre trouve un repreneur actuellement », précise le coordinateur. « La question n'est même plus de savoir si les gens vont manger de la viande ou pas. Elle est de savoir à partir de quand on va devoir en importer pour les gens qui vont encore en manger. »

En 2019, la Wallonie recensait 5.900 éleveurs de bovins à viande et 3.754 de bovins laitiers. En 2023, ces chiffres sont passés à 5.050 et 3.050. « Les trajectoires que l'on élabore montrent que l'on va encore perdre 1.000 éleveurs par an durant trois ou quatre ans. Tout le monde parle de re-

localisation, or on est en train de soutenir une délocalisation de quelque chose qui reste utile à la santé, à la gestion des patrimoines rural et naturel. C'est tout un savoir-faire qui va disparaître. »

Pour s'en sortir, le secteur évoque la diversification, même si c'est encore un marché de niche. Des éleveurs abandonnent le traditionnel blanc-bleu belge au profit de la limousine, de la blonde d'Aquitaine ou du charolais. Ça ne représentera jamais plus de 10-15 % des volumes, commente Grosjean. D'autres se lancent dans le bio. « Mais le blanc-bleu reste économiquement le plus intéressant car tout peut se manger sur une carcasse. » En 2022, selon les chiffres du ministère wallon de l'Agriculture, la Wallonie comptait encore un cheptel de 1.052.000 bovins, viandeux et laitiers confondus. Ce qui représentait 62 % du cheptel national qui remplissait 136 % des besoins nationaux l'an dernier.

2 La filière porcine soldée

Viande la plus consommée en Belgique avec 32 kilos par an par habitant, le porc n'est pas une spécialité wallonne puisque les 382.000 porcs possédés par les 506 éleveurs wallons recensés ne représentent que 6,3 % du cheptel national. Mais là aussi, le secteur traverse actuellement des turbulences. Selon les chiffres de Statbel, en mai dernier, la Belgique comptait 7,3 % de porcs en moins qu'en 2022. Une situation que le SPF Economie attribue « au dossier de l'azote qui secoue la Flandre et à la difficulté d'exporter vers les pays asiatiques ». Néanmoins, la production porcine belge répondait, en 2022, à 220 % des besoins nationaux.

« On sort de dix ou quinze années durant lesquelles le porc a été vendu à des prix extrêmement bas. Beaucoup d'éleveurs wallons ont fait faillite », explique le coordinateur du collège. « On bénéficie d'une petite remontée des prix pour le moment. Ça donne un peu d'espoir. Un porc, on le nourrit pendant au moins huit mois et quand il atteint 100 kilos, on en donne 1,64 euro du kilo à l'éleveur, soit 164 euros. Selon nos calculs, il doit posséder au moins 2.000 bêtes pour pouvoir ga-

gner sa vie. »

Ce qui fâche les producteurs, c'est que le porc est souvent utilisé pour des promos et devient un produit d'appel. « Le client l'achète quatre euros le kilo avec en plus un kilo gratuit », fulmine Emmanuel Grosjean. « La théorie voudrait que le producteur reçoive trois euros par kilo. Si on tient compte de tous les intermédiaires, le prix de vente du porc devrait donc être de douze euros le kilo. » Trois fois plus cher, donc.

3 La filière avicole en pleine forme

Le secteur de la volaille est un monde à part en Wallonie. Entre 2019 et 2022, le nombre de producteurs est passé de 450 à 480. Quant au chiffre d'affaires, il a grimpé de 85 millions à 189 millions d'euros car la consommation explose. Avec une capacité de 6.320.000 animaux en 2022, le poulet wallon ne représente que 17 % de la production belge qui est deux fois supérieure aux besoins de la population. Mais il ne s'agit pas de poulets dits « standards », mais bien de volaille bio et/ou plein air. « En Wallonie, nous avons aussi des producteurs de qualité standard. Ils n'ont jamais autant gagné leur vie que maintenant », dit le collègue.

4 La filière ovine prometteuse

C'est un secteur en pleine expansion. De 484 producteurs en 2019, il a grimpé à 541 en 2022. Surtout, 5.620 personnes détiennent des cheptels de moins de 30 brebis ou moutons pour ce qui est considéré comme une activité de loisirs. « C'est un secteur d'avenir car il est clairement en sous-offre », commente le responsable du collège. « La Belgique ne produit que 16 % de sa consommation. Nous avons un projet grâce auquel on aide les jeunes à s'installer. C'est un parcours de deux ans et nous avons 50 candidats que nous suivons. C'est un projet environnemental car il va nous éviter d'importer de la viande d'Irlande ou de Nouvelle-Zélande. Et les jeunes trouveront très rapidement des bouchers qui voudront travailler avec eux. »

Laurent Otjacques est éleveur de bovins : « La plus belle année qu'on ait jamais connue, c'est 1989. Au niveau des prix, c'était extraordinaire. Puis, on a créé la mondialisation. »

© PIERRE-YVES THIENPONT.



Je suis de la dernière génération qui a bien vécu

Laurent Otjacques
Éleveur de bovins

”